

Discours de M.Durand, Principal du Collège de Garçons

pour la distribution des prix aux élèves, le mardi matin 13 juillet 1915

Paru dans l'Echo de l'Indre le 16 juillet 1915

Préambule : « Cette solennité a été grave et recueillie comme les circonstances le commandaient. Si l'on entendait avec un noble orgueil l'énumération des actions d'éclat des anciens élèves, c'était avec un sentiment de poignante tristesse qu'on écoutait la lecture de ceux tombés au champ d'Honneur pour la Patrie. Le collège de La Châtre a eu le droit d'être fier : tous ses enfants appelés sous les drapeaux ont su faire leur devoir et stoïquement ainsi qu'il convient à des hommes.

Elle était présidée par M.Durand, mobilisé comme sus-lieutenant de territoriale. »

Mesdames, Messieurs, Mes chers amis,

« Je ne sais quand les événements, pressés par la marche de nos armées, me permettront de venir prendre la direction du collège où je n'ai fait que passer- en soldat-. Mais le peu que je sais de la vieille ville du Berry que l'on voit, du haut de la route de Châteauroux, s'étager au-dessus de l'Indre paresseuse, le peu que j'ai connu de l'hôtel de Villaines dont les murs abritent depuis des années des générations de collégiens, m'a attaché déjà à ce pays et à cette maison où, avec mes élèves et mes collègues, sont les miens.

Aussi, bien qu'à l'exemple de beaucoup, j'aie échangé pour un moment la robe austère et pacifique du professeur contre un uniforme de l'armée, et, que les hasards de la mobilisation m'aient provisoirement affecté à une place des Alpes que je m'attends à quitter tous les jours pour le front, je n'ai pas voulu laisser à d'autres l'honneur – je dirai volontiers le plaisir – d'écrire, l'unique discours de cette distribution des prix.

Certes, d'autres que moi, pour les services qu'ils ont rendus à ce collège, auraient plus d'autorité pour dire ce qu'ils ont vu et ce qu'ils savent, que votre Principal – qui le fut si peu - Du moins j'aurai cette joie de dire d'eux tout le bien qu'ils n'auraient pu dire eux-mêmes et, en premier lieu, de rendre justice à mon collègue qui fut pendant cette année pleine de douleurs mais aussi d'espérances, le guide précieux de nos études mais aussi l'âme vivante de cette vieille maison.

C'est à lui, à mon excellent collègue, M.DUBOST-SOUTHON, que je dois tous les renseignements qui me permettront de rendre tout d'abord un hommage ému à tous ceux des nôtres qui firent vaillamment leur devoir de soldat et, là-bas, des sommets neigeux des Vosges aux flots de l'Océan, dans les tranchées de l'Aisne ou des Flandres, tombèrent glorieusement, la face tournée vers l'ennemi.

Et puisque c'est à eux tous, nos amis d'hier, aux anciens élèves du collège de La Châtre, à ses maîtres, à ceux aussi qui sortirent d'ici, encore imberbes, pour former ces troupes admirables qui n'ont rien à envier aux jeunes conscrits de l'Empire, que vont tout

d'abord mes pensées, n'est-il pas juste que ce soit précisément un soldat qui, devant cet auditoire, leur apporte le dernier salut, comme un lointain écho de ce premier adieu, que, penchés sur leurs tombes, leur firent leurs camarades de combat ?

Par ce que j'ai pu voir de la guerre, au retour de nombreux trains sanitaires qui apportaient dans nos hôpitaux des blessés de l'avant-veille, par ce que j'ai pu apprendre du courage et de l'abnégation de nos petits soldats de France qui, dans la douleur de leurs blessures, étaient encore exaltés de leur victoire, je m'imagine que ce fut la vaillance de ceux que vous avez connus et qui, champions souvent obscurs d'une cause sacrée, moururent pour la défense de la Patrie.

La vieille terre du Berry a, comme toujours, payé largement son tribut et, nombreux sont hélas ! les noms que notre pieux souvenir écrira un jour prochain sur une plaque de marbre noir. En attendant c'est un palmarès nouveau qui restera dans l'histoire, où, comme des héros couronnés des lauriers de la victoire, figureront tous ceux que leurs gestes proposent en exemple à nos enfants.

Dès aujourd'hui nous appellerons leurs noms et, vous tous qui les avez connus et les avez aimés, vous aurez le droit de répondre pour eux, comme jadis, les vieux soldats du régiment de la Tour d'Auvergne : « *Morts au Champ d'Honneur.* »

Morts au Champ d'Honneur mais éternellement vivants dans nos mémoires :

- BRUNET Charles, contrôleur des contributions directes, soldat au 95^e d'infanterie, tombé à Sarrebourg le 20 août.
- ALAHILIPPE Firmin, de Nohant-Vic, ingénieur agricole, tombé à Laudslad le 10 septembre.
- COLLAS Xavier, lieutenant au 90^{ème} d'infanterie, tombé à Ypres le 26 octobre.
- AUVITY Ernest, lieutenant, tué par un éclat d'obus au bois Leprêtre, le 18 avril avait été l'objet d'une citation à l'ordre toujours du régiment.
« *Auvity Jean-Ernest, sous-lieutenant à la 19^{ème} compagnie, a fait preuve depuis le commencement de la campagne de réelles qualités militaires, très belle conduite au feu pendant les combats du 7 au 8 avril.* »
- Raymond de VILLE CHABROLLES, caporal au 90^{ème} d'infanterie, tombé le 15 mai à Notre-Dame-de Laurette, frappé par un éclat d'obus au cœur.
- Lucien BOUDOT, lieutenant, tué d'une balle au front le 9 juin à la tête de sa section. Engagé volontaire au début de la guerre, il avait, par son courage, rapidement gagné l'épaulette.

Ceux-là ont payé leur dette. Ne les plaignez pas. Ils ont trouvé la mort glorieuse sur le champ de bataille. Ils ont accompli leur destinée et, joyeusement, ils ont donné leur vie pour cet idéal de grandeur, de beauté et de sacrifice qu'incarne la Patrie.

Ils sont morts. Mais déjà, au-delà de leurs paupières closes, leurs yeux ont pu voir, avant de s'éteindre à jamais, l'aurore d'une ère nouvelle et monter à l'horizon, comme un astre lumineux, l'image de la France agrandie.

Est-ce cette vision dernière qui met sur le visage des morts l'extase que notent tous ceux qui ont ramassé sur les champs de bataille les soldats tombés devant l'ennemi ?

S'ils sont tombés joyeusement, pourquoi ne nous ferions-nous pas, nous-aussi, une âme semblable et les yeux fixés vers l'avenir, n'accepterions-nous pas, le cœur haut, le sacrifice des êtres chers que nous avons perdus !

Comme eux, acceptons notre destin et, dans la douleur qui nous mûrit, sachons supporter nos épreuves personnelles. Comme des prêtres antiques, offrons-les en holocauste sur l'autel de la Patrie, certains que ces douleurs elles-mêmes ne seront pas stériles et qu'il surgira d'elles une France plus belle et plus grande et toujours plus aimée.

Déjà, cette France, rénovée par l'épreuve, a étonné le monde par sa constance et l'héroïsme de ses enfants. Ceux-ci ont tous été les dignes fils de ses ancêtres qui écrivirent dans l'histoire des pages d'épopée telles qu'aucune autre nation ne saurait en inspirer. Que ce soit en Alsace ou en Lorraine, sur les bords de la Marne, de l'Aisne ou de l'Yser, aux Eparges ou à Vailly, comme autour de Dixmude, de la Bassée et d'Arras et, là-bas vers l'Orient mystérieux où, il y a trente siècles, se heurtaient dans un premier conflit la civilisation et la barbarie, ils ont dépassé les limites de l'effort héroïque. Chacun d'eux mériterait de passer dans l'histoire. Mais ils sont trop. Du moins, s'il est permis de faire un choix parmi eux, évoquons, pour les saluer, les noms de ceux qui par leur courage, leur sang-froid ou leur audace reçurent la croix des Braves, la plus haute récompense du soldat.

Le collège de La Châtre compte, lui-aussi, ses héros et ses décorés. Dès maintenant dressons-en la liste :

- POTRON-LABORDE Emile (2^{ème} citation) chef de bataillon au 6^e d'infanterie, a dirigé avec 2 compagnies de son bataillon et le groupe franc du 1^{er} bataillon et après une reconnaissance faite la veille, une attaque de nuit sur les tranchées allemandes qui ont été enlevées sur un front de 400 mètres. Commandait un bataillon qui, le 25 janvier a reçu l'attaque allemande et a grandement contribué à lui infliger un sanglant échec.
- DURAND Félix, capitaine du génie (2 fois cité à l'ordre du jour), proposé pour l'ordre de St Nicolas de Russie.
- DEMAY Léon, capitaine, le 23 août 1914, placé avec sa compagnie le matin du combat à un poste près d'un village, y est resté jusqu'au lendemain matin, n'a quitté son poste que sur l'ordre qui lui en a été donné. Au combat du 14 septembre s'est porté en avant à la tête de sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes ; a été contusionné à l'œil droit par un éclat d'obus ; n'a pas voulu se faire évacuer et a pris de suite le commandement de son bataillon à la place de son chef de bataillon qui venait d'être grièvement blessé.
- COURTILLET Marius, cavalier télégraphique au 8^e régiment des cuirassiers ? Grièvement blessé en allant sous un feu violent de l'artillerie ennemie, réparer une ligne téléphonique rompue. Décoré de la médaille militaire.
- Gabriel PELEGE, capitaine aviateur, (2 citations à l'ordre de l'armée), 12 octobre et 9 décembre. Chevalier de la Légion d'Honneur.
- MULOT Gilbert, caporal au 102^e d'infanterie, blessé à l'épaule et fait prisonnier.
- PAILLOT Auguste, sergent major blessé, « *a conservé le commandement de sa section, quoique blessé et n'est parti que terrassé par la fièvre.* »
- DEBOUTE Gaston, lieutenant au 157^e, a montré dans l'assaut d'une série de tranchées allemandes une bravoure et une audace remarquable. Dans un élan irrésistible a atteint la 3^e ligne de tranchées, quoiqu'en but à des feux de flanc très intenses. Grièvement blessé a refusé qu'on s'occupe de lui. A été de nouveau blessé en se rendant au poste de secours.

Mais, cet hommage rendu à nos morts et aux plus glorieux de nos enfants, songeons, nous-aussi, à la tâche qui reste à remplir. Pensons à ceux qui luttent dans les tranchées, aux frontières ; que cette armée du dehors si vaillante et si fière, soit doublée à l'intérieur d'une armée aussi précieuse à la défense nationale parce que c'est elle qui panse et qui console ceux qui souffrent, qui nourrit ceux qui peinent et entretient, au-dedans, la vie nationale sans laquelle la France se mourrait.

C'est ce qu'avec son bon sens, qui est bien un des traits particuliers de la race, dès les premiers jours de la mobilisation, le pays a compris. Partout, dans toutes les provinces, depuis les villes que l'ennemi a dévastées jusqu'aux cités chantantes et roses de la Garonne, depuis le rivage brumeux de l'Océan, jusqu'aux villages des Alpes qui

découpent le profil de leurs montagnes dans le ciel clair, le peuple de France s'est levé dans un effort sublime de pitié patriotique et de sympathie pour nos soldats.

Le Berry n'a pas manqué à sa tâche. Si le collège n'a pas été requis pour le Service de Santé, peut-être parce qu'avec ses murs vieillis il se prêtait difficilement à ce qu'on peut exiger d'une formation sanitaire, d'autres bâtiments voisins ont été convertis en hôpitaux. Dans tous les cas les maîtres et élèves de cette maison ont pris leur part dans l'œuvre commune de solidarité.

Si, comme citoyens, dans leurs familles, ils n'ont voulu rester étrangers à aucune des manifestations de la charité publique, ils ont pensé qu'ils devaient y associer plus directement le collège dont ils faisaient partie. C'est ainsi que le collège de La Châtre a organisé des distributions d'insignes et de drapeaux. Certes les sommes recueillies sont minimes, car il n'est pas de règle que les enfants portent une fortune sur eux. Mais encore cet effort mérite-t-il d'être signalé. Vous me permettrez de donner les détails des souscriptions et des ventes faites dans le collège :

- Petits drapeaux belges..... 33 Frs 40
- Journée du 75..... 26 -
- Journée Serbe..... 75 -
- Sous des Lycées..... 100 -
- Secours national (dons des professeurs)... 430 -
- Journée française..... 30 -
- Journée de l'orphelinat des armées.... 36 -

La somme n'est rien, mais le geste porte en lui-même sa signification puisqu'il mêle, dès l'école, l'enfant à la vie nationale et en fait déjà un acteur qui joue son rôle sur la scène tragique du monde où les peuples sont mêlés.

Par-là il prend le sentiment plus vif de la solidarité dans la nation dont il est l'espoir de demain ; par-là encore, il éprouve une conscience plus nette des durs travaux de ses aînés, de leurs souffrances et de leurs vertus ; par-là il apprend à mieux aimer sa Patrie qu'il voit souffrir, lutter et vaincre et sa famille où, peut-être une place sera vide au prochain retour. Ainsi, l'enfant connaîtra mieux par son propre sacrifice et par l'obligation de tourner son regard vers ces choses, le prix de l'effort et de la lutte, la joie de la charité, le devoir même puisqu'il l'aura accompli. Au contact de ces épreuves et de ces joies, il mûrira son esprit et élargira son cœur et, déjà, il se sera montré ce qu'il sera un jour, un homme.

Et, en vérité, tous ces jeunes gens que vous voyez là sur les bancs, assis près de vous et qui m'écoutent, ont compris dès le premier jour que l'heure était grave et que cette année scolaire allait par la force des choses exiger d'eux plus de discipline spontanée, plus d'attention et plus d'efforts.

Rappelez-vous, mes jeunes amis, il y a un an tout juste, vous passiez les grilles de votre Collège, heureux de la liberté reconquise, des parents retrouvés, des longues promenades qui hantaient à l'avance vos rêves d'écoliers joyeux. Puis, brusquement, à peine arrivés chez vous, un jour le tocsin sonna dans le village où le tambour jetait l'alarme, derrière les drapeaux qui flottaient...

Puis, ce fut le départ de vos amis et de vos frères, tandis que vos mères cachaient leurs larmes, et que les derniers venus des enfants, pris d'une inquiétude qu'ils ne s'expliquaient pas, ouvraient leurs grands yeux, sous leurs boucles blondes, comme s'ils pressentaient que des événements tragiques allaient se dérouler...

Puis, le défilé des régiments qui avaient sorti leurs drapeaux de leur gaine de cuir et qui, musique en tête, allaient vers la frontière, vers l'inconnu...

Vous rappelez-vous ? Et lorsque les premiers mois de guerre écoulés, votre Collège s'ouvrit à nouveau devant vous, vous aviez l'air grave de jeunes gens qui avaient senti passer autour d'eux le souffle d'une rafale, d'autant plus que, dans cette maison que vous retrouviez, comme dans vos familles, la mobilisation avait, elle-aussi, apporté des changements.

Sur 16 professeurs, cinq avaient été pris par l'armée dès le premier jour de la mobilisation : votre Principal qui rejoignait comme sergent le 105^e territorial à Grenoble. M. Dreneau, professeur de physique au 68^e territorial, M. Moreaud, professeur de lettres, sergent au 90^e d'infanterie, M. Boijeau, professeur d'agriculture, sergent au 65^e territorial, M. Mulot, répétiteur, caporal au 102^e régiment d'infanterie, M. Bienvenu, caporal au 90^e régiment d'infanterie.

D'autres allaient suivre : MM. Bourdier, professeur de dessin, Bonnin, professeur de gymnastique, Naucelle, professeur de sciences.

Et cependant, grâce au dévouement de tous mes collègues restés à leur poste de professeur, comme dans chaque famille, les plus anciens étaient demeurés à la garde du foyer, les études ne s'en ressentirent pas. Ainsi que sur la ligne de bataille les camarades comblent les vides, nos collègues se multiplièrent pour remplacer les absents. Ce fut d'abord M. Dubost-Southon qui, malgré la responsabilité de sa classe assumée la direction du Collège ; puis avec lui tous ses collègues qui se partagèrent les classes selon leur compétence et vinrent, tour à tour, suppléer dans son étude et pendant les récréations, le professeur qui manquait.

Bientôt la vie reprit plus normale. Deux professeurs bénévoles, MM. Gaston Marcel Petit et Audic, du lycée de Valenciennes, s'offrirent, le premier, dès le mois d'octobre, le second dès le mois de novembre, à prendre leur part de travail. Les pays envahis nous envoyèrent leurs professeurs, comme M. Herbin de St Mihiel. Enfin, heureuse tentative imposée par la guerre et dont l'Université se souviendra, les dames elles-mêmes, prirent place dans nos chaires et prouvèrent, une fois de plus, que chez la femme française, aux vertus domestiques, comme à la grâce naturelle, s'allient aussi la science et la force de vouloir.

O vous, que l'on voit au foyer et qui entretenez la flamme pure ainsi que des vestales antiques, vous que j'ai vues penchées au chevet des blessés, apaiser leurs souffrances d'un geste ou d'un sourire, vous qui savez consoler, supporter les épreuves et soutenir les courages, vous êtes encore ici, dignes sœurs et dignes épouses de ceux qui luttent dans les tranchées, à votre poste de combat.

Au nom de l'Université et du Collège, au nom de vos collègues de cette maison et au mien, permettez-moi, Mesdames, de vous remercier du dévouement et de l'intelligence avec lesquels vous avez rempli votre tâche. Nos annales retiendront vos noms : Madame Braconnier, l'excellente directrice du Collège de Jeunes filles, Mademoiselle Lepointeur, certifiée d'anglais, Madame Naucelle, certifiée des sciences, Mademoiselle Langlois, licenciée es-lettres (philosophie), Mademoiselle Delon, certifiée des sciences, Mademoiselle Bolnat, agrégée des sciences physiques et naturelles.

C'est grâce à vous, aux professeurs aussi qui sont restés dans cette maison comme MM. Robert, Lascaux, Imbert, Descouchant, Denis ou qui y sont venus au cours de l'année scolaire comme M. Poulain, Yvernault, Combrouze et Lacou, que le collège de La Châtre, a pu, cette année encore, maintenir sa réputation. Je n'aurai garde d'oublier dans mes remerciements ceux qui, du dehors, ne nous ont pas ménagé leurs sympathies, comme les membres du Conseil d'Administration, M. Le Sous-Préfet, M. Loutil, le dévoué président de l'Association des Anciens Elèves et les membres de la Municipalité et du Conseil Municipal.

Tant de dévouements n'auront pas été vains. L'année terminée, nos élèves pourront regarder derrière eux, faire la somme de ce qu'ils ignoraient et de ce qu'ils ont appris, comparer cette année aux autres. Ils reconnaîtront qu'elle a été fertile en jugements et en réflexions de toutes sortes, par où leur science s'est accrue.

Certes, il se peut que par la force des choses il y ait eu, à certains jours, des fluctuations dans l'application stricte des programmes, que les événements extérieurs aient, à certaines heures, pesé sur les classes. Et, si cela était, faudrait-il s'en plaindre vraiment ? Au fait, le but de l'enseignement secondaire n'est pas de donner aux enfants des formules toutes faites, une science toute livresque qui ferait de l'enseignement une sorte de psittacisme, la négation de la pédagogie.

Volontiers, je dirais que notre enseignement doit prendre pour devise la devise même de la philosophie : « *Susciter et ressusciter.* » Susciter et ressusciter, c'est-à-dire, éveiller ce qu'il y a de personnel et de spontané en chacun de nous, ce qu'il y a en nous aussi de sentiments, de pensées et de réflexions, ou bien encore, ainsi qu'aimait à le répéter Socrate, « *Faire retrouver par chacun les éléments des sciences, les vérités éternelles que chacun reçoit en héritage et qu'il possède, comme ce jeune berger de l'Attique, sans s'en douter.* »

Définir ainsi l'enseignement secondaire, n'est-ce pas affirmer qu'il doit avant tout s'abreuver aux sources de la vie et, la preuve de cette affirmation ne se retrouverait-elle pas dans ce fait que cet enseignement ne vaut qu'autant qu'il est donné avec le cœur ? C'était, là encore, une des maximes chères à Socrate, que j'aime à citer et qui avait, lui aussi, pour méthode de vivifier son enseignement en prenant ses comparaisons et ses exemples dans la réalité même, autour de lui.

Cette méthode, que nos maîtres de l'enseignement secondaire n'ont jamais oubliée devait, cette année-ci, plus que toute autre, s'imposer. Il était bien difficile, en effet, alors que toute une nation avait les sens et l'esprit tendus vers ce qui se passait aux frontières, de ne pas entendre, jusque dans nos classes comme l'écho de la lutte formidable où notre pays joue sa destinée.

S'il est vrai que l'histoire ne se répète jamais, il est non moins vrai que les générations et les peuples traversent, à des siècles de distance, les mêmes épreuves et expérimentent les mêmes lois. Ce sont les mêmes influences qui les voient naître et progresser, entrer en décadence et mourir. Les courbes que les générations tracent au cours de leur histoire ont des causes analogues. Là aussi, les fautes ont leur rançon comme les vertus leur récompenses. Du reste, sans pour cela nier le progrès, l'homme est semblable à ce qu'il était il y a vingt siècles, avec les mêmes enthousiasmes, les mêmes vices et les mêmes passions et ce fut, peut-être le tort d'une école trop éprise d'idéal, de l'avoir méconnu. De cette similitude dans l'histoire et aussi de cette solidarité naissent des rapprochements que le maître était conduit à faire tous les jours et qui, à la lumière des événements actuels, aidaient mieux que tout commentaire à comprendre tel passage d'un auteur ancien ou moderne, que ce fût un littérateur, un historien ou un philosophe qu'on expliquât. Par-là, en effet, était fixée l'attention des élèves, en même temps qu'ils étaient pris sans s'en douter par les sentiments et par le cœur, et qu'ils participaient à la classe de tout leur être ému et intéressé.

N'est-ce pas mes jeunes amis que l'année scolaire qui vient de s'écouler, loin d'être perdue pour vous, sera celle-la qui laissera dans vos âmes des impressions éternelles ? Pendant que vos grands frères combattaient dans les tranchées, vous aussi, sur les bancs de ce collège, vous remplissiez votre tâche. Comme ces jeunes écoliers d'Alsace, il y a 45 ans, regardaient la main tremblante du maître écrire sur le tableau noir le nom de notre Patrie, qui devait y rester ainsi qu'un symbole d'espérance, une secrète sympathie vous unissait à votre professeur et vous écoutiez ses graves leçons.

Rappelez-vous, il vous parlait de la France immortelle, de ce pays au clair soleil, dont les rivages sont battus par des mers sonores, de ce « *pays de plaines et de montagnes* », de cette terre de liberté et d'héroïsme, que nos aïeux nous ont léguée.

Il vous disait encore comment notre Patrie s'était formée, ses origines tirées des peuples de la vieille Gaule, aux longs cheveux et aux yeux bleus, ses épreuves et son combat,

comme au jour où, venue du Nord, sous la conduite d'Attila, fléau de Dieu, une horde de barbares fut arrêtée dans les plaines de Châlons.

Il évoquait, pour vous, son histoire, ses guerriers, ses poètes, ses penseurs. Il vous expliquait son génie que, fidèle gardienne des choses sacrées, l'Université a su lui conserver.

Et, pendant qu'il vous parlait, vous compreniez pourquoi, éprise de beauté et de justice, la France, qui fut toujours la France chevaleresque que l'on vit sur tous les champs de bataille du monde mettre son épée au service du droit et porter la liberté aux peuples, ne pouvait périr.

Rappelez-vous, il vous disait encore notre inflexible confiance et la sainteté de notre cause. Il vous montrait, flottant sur les monuments publics et les grilles de votre collège, les drapeaux de la Russie, de l'Angleterre, de la Serbie, du Monténégro, de la Belgique et de l'Italie qui mêlaient leurs couleurs aux nôtres et affirmaient, par-là, que dans ce conflit de géants, nous devons montrer de la constance, puisque nous avons le monde avec nous.

Mes amis, demain vous serez des hommes. Souvenez-vous de ces leçons, souvenez-vous que vos pères, vos frères et vos camarades sont partis à la frontière où ils combattent en soldats. Souvenez-vous que la France aura besoin de vous demain. Préparez-vous dès maintenant à être digne de ceux qui vous ont précédés dans la lutte. Regardez fermement l'avenir, avec confiance et avec courage ; gardez et développez toutes vos forces pour que, lorsque nos régiments seront revenus victorieux, la France puisse, par vous, dans ses nouvelles frontières désormais assurées, réaliser ses destins agrandis. »

&